

ce fortifie la foi, puisqu'elle éclaire d'un jour plus brillant les miracles divins. Les plus hardies synthèses ne dépassant pas le relatif, accroissent la majesté mystérieuse de l'absolu. Si la science, mieux que les cieus antiques, raconte la gloire de Dieu, l'Eglise accueillera la science en fidèle alliée.

Puis suit un tableau idéal de l'Eglise que M. Béranger entrevoit ; elle devra accueillir aussi la démocratie, car elle-même est fille des humbles et des petits, c'est des catacombes et des ergastules qu'elle sortit. Elle rendra au peuple ce qui appartient au peuple, elle sera républicaine, cessera d'être intolérante et dogmatique pour arriver au seul dogme de l'âme de l'Eglise, de cette société mystérieuse et sainte à laquelle les incroyants sincères et éclairés, s'ils sont avec Jésus participent eux-mêmes.

Mais, au nouvel idéal, il faut un clergé nouveau. Il faut que la papauté continue sa double évolution du romanisme vers une catholicité plus large, de la diplomatie de cabinet, vers l'apostolat démocratique. Il faut que la hiérarchie se détende et se déroïdisse, il faut que les prêtres quittent l'air des sacristies pour respirer celui des peuples ; il faut enfin qu'à la routine succède l'apostolat, au dédain la sympathie, à l'inquisition la tolérance.

Après ces paroles, M. Béranger revient au catholicisme américain dont il pense un bien immense, peut-être parce qu'il ne le connaît pas assez. Il se demande si jamais ce catholicisme-là traversera les mers pour s'implanter en Europe, et il s'écrie mélancoliquement :

"Y a-t-il pour les institutions sociales une Jouvence à ce point libératrice de l'usure antérieure ? Heureux ceux qui le croient !

Pourtant, il veut croire que sur les races neuves d'Amérique, d'Australie et de Russie une religion unique s'étendra.

Admettons donc, dit-il, qu'un catholicisme régénéré s'étende sur nos races neuves, admettons que l'Europe elle-même suive ce mouvement de vie, qu'enfin la petite minorité des réformateurs s'étant infiniment accrue, le passé n'engage plus l'avenir. L'Eglise sera-t-elle l'Eglise ? Un catholicisme qui fera bon marché de la révélation et des dogmes, qui admettra l'exégèse et la critique des textes, qui renoncera à la domination temporelle, ne sera-t-il pas plus réformé que le protestantisme lui-même ?

Si l'Eglise veut vivre avec la science, autrement que par un compromis sans noblesse, il lui faudra renoncer à sa légitimité dogmatique. Et par ailleurs, si elle veut pénétrer intimement la démocratie, il lui faudra s'ouvrir à toutes les âmes qui souffrent et qui rêvent. Elle ne sera plus dès lors qu'une grandiose organisation de la morale évangélique.

M. Béranger termine ensuite son article en assignant

à l'Eglise une grande place dans l'aristocratie intellectuelle de l'avenir. Pour ceux pour lesquels les symboles de la science sont obscurs, et ceux aussi qui ne peuvent avoir accès à l'art, elle sera la grande consolatrice.

Puisse l'Eglise, inspirée par ses nouveaux chefs, débarrassée des entraves usées qui la gênent, rouvrir largement son culte à tous les croyants ! à ce prix seul, elle évitera la ruine qui la menace ; elle ne laissera pas aux seuls savants et aux seuls artistes le ministère périlleux d'entretenir dans l'humanité l'intuition de l'absolu ; elle prendra son rang à côté d'eux dans l'aristocratie spirituelle de l'avenir.

Un de nos confrères rapporte que les poutres de la vieille Sorbonne ont été vendues par un entrepreneur de démolitions à un fabricant de statues religieuses qui les aurait payés fort cher ; un seul lot aurait été payé 30.000 fr.

Après enquête, cette information se trouve être grandement exagérée, sinon tout à fait inexacte. Il se trouve, dit un autre de nos confrères "qu'un sculpteur sur bois est venu chercher plusieurs lots de vieux chêne ; il avait, paraît-il, l'intention d'en faire un groupe allégorique représentant la "Mort," qu'il destinait à un musée de province."

Ce renseignement n'est pas non plus tout à fait exact. Le sculpteur sur bois en question est, en effet, le sculpteur Desbois à qui l'Etat a donné la commande en bois de sa statue de "la Misère," exposée au salon du Champ-de-Mars et qui pour l'exécuter s'est rendu acquéreur de poutres de chênes provenant des démolitions de la Sorbonne.

Un mot sur le caveau des grands hommes au Panthéon.

Le tombeau définitif où seront déposées les cendres de Victor Hugo, jusqu'à ce jour exposées dans la bière recouverte de velours noir avec clous d'argent, sur un cénotaphe provisoire, est à peu près terminé.

Le ministère des beaux-arts avait prévu récemment la famille de Victor-Hugo qu'il était à sa disposition pour la translation retardée depuis si longtemps et la cérémonie était fixée à la semaine dernière, quand la mort subite d'Auguste Vacquerie la fit ajourner à une date prochaine.

C'est le seul des derniers devoirs qu'Auguste Vacquerie n'aura pu rendre, et faute d'une survie de quelques jours à peine, au grand poète dont le génie et la gloire l'eurent jusqu'à la fin pour desservant d'inaltérable admiration.